

se disperse aussitôt, et les clans divers rentrent chez eux. Vercingétorix aurait sans doute pu fuir : il pouvait se

Depuis longtemps les conclusions des savants et des antiquaires n'hésitaient plus. (v. notamment *Elie de Beaumont : Descrip. géologique de la France*, t. 1; A Thierry, *Histoire des Gaulois*, III, pp. 160; et l'étude savante et concluante de M. le duc d'Aumale). — On pense bien que l'attention toute spéciale de l'auteur de l'*Histoire de César* s'est portée de ce côté. D'immenses recherches, faites sous la direction de l'Empereur Napoléon III, ne laissent plus, à mon sens, matière à un doute, et je tiens le problème pour définitivement résolu. Le haut plateau d'Alise répond exactement à la description de César : au sud et au nord, ses escarpements descendent dans les vallons de l'Oze et de l'Ozerain (*collis radices duo duobus ex partibus flumina subluabant*). En avant, à l'ouest, se rencontre la plaine des Laumes, où le chemin de fer de Paris-Lyon a une station, et d'où l'on aperçoit la sommité que recouvrit jadis l'*oppidum* : cette plaine a bien les dimensions indiquées par les *Commentaires* (*plancies circiter milia passuum tria*). Le plateau principal, isolé, est entouré au delà des deux rivières par un amphithéâtre de collines de pareille hauteur (de 120 à 140 m.; *reliquis ex omnibus partibus colles mediocri interjecto spatio pari altitudinis fastigio oppidum cingebant*. B. G. 7, 69). Nous ne poursuivons pas plus loin les détails topographiques : disons seulement que les fouilles ont mis à jour les traces manifestes du camp gaulois, sous les murs de la place à l'orient de la hauteur (B. G. 7, 69), et la grande ligne d'investissement, construite par César, munie de ses 23 redoutes courant sur les collines voisines, et flanquée des quatre camps d'infanterie (2 existent encore sur la montagne de Flavigny : on en trouve un sur celle de Bussy au nord, et un autre sous le mont Réa : ici, la ligne n'avait pu monter plus haut sans trop s'étendre (*propter magnitudinem circuitus... pœne iniquo loco et leniter declivi castra fecerunt* (B. G. 7, 83). C'est le camp sur lequel se porta la dernière attaque de l'armée de secours. Cinq des 23 redoutes existent encore, très-visibles). — Le fossé de 20 pieds a été aussi retrouvé à 400 pas en avant des lignes (B. G. 7, 72) de contrevallation et de circonvallation : il en est de même des deux fossés dont celui qui regardait la place était rempli par l'eau de l'Ozerain; enfin on a compté en avant des lignes plus de cinquante *trous de loup* (*scrobes* (B. G. 7, 73), « dont quelques-uns, creusés dans le roc, semblent faits d'hier. » (*Hist. de César*, II, p. 322). Ce n'est pas tout. On voit aujourd'hui au Musée de Saint-Germain, une multitude d'objets attestant une lutte acharnée, tous extraits des fouilles : médailles gauloises (dont une de Vercingétorix, une autre de Cambil (Camulogène l'Aulerque), une autre de Tasgitiios (Tasgetius le Carnute), plusieurs de Dubnorex (Dumnorix l'Éduen) : médailles romaines, n'allant pas au delà de l'an 700, mais qui toujours portent un millésime antérieur : pointes de flèches, débris de boucliers, boulets de pierre, meules de granit : armes de toute nature, épées gauloises, *pilums* romains, colliers, fibules, etc., etc. Enfin, un magnifique vase d'argent de travail grec a été tiré du fossé de circonvallation, dans la plaine des Laumes. — Sur tous ces détails et sur les incidents du siège, il faut absolument lire l'*Hist. de Cés.* II, pp. 298-323; et B. G. 7, 68-89. — V. surtout le catalogue des monnaies romaines et gauloises trouvées à Alise Ste-Reine. *Hist. de C. II. Appendice C.* pp. 557-561.]

54 av. J.-C.

sauver par le remède extrême que tout homme libre a dans sa main. Il aime mieux déclarer en plein conseil que puisqu'il n'a pu briser la domination étrangère, il est prêt à se livrer lui-même : victime désignée, il tentera de détourner sur sa tête le coup de foudre qui menace son peuple. Il fit comme il avait dit. Les officiers gaulois laissèrent descendre vers le camp de l'ennemi du pays le général solennellement élu par la nation, le héros qui se vouait au châtement certain. Monté sur son cheval, paré de son éclatante armure, le roi des Arvernes se montra devant le tribunal du proconsul : il en fit le tour, remit son cheval, ôta ses armes, et s'assit en silence aux pieds de César, sur les degrés (702). Cinq années après, il était traîné en triomphe par les rues de Rome : puis, appelé « traître envers le peuple romain, » quand le vainqueur montait au capitole et rendait grâce aux Dieux, sa tête tombait devant lui. Comme sur le soir des jours sombres le soleil couchant perce les nuages, ainsi la fortune donne un dernier grand homme aux peuples en train de périr. A l'heure où finit l'histoire des Phéniciens, Hannibal paraît, et Vercingétorix à l'heure où finit la Gaule. Il ne leur fut donné, ni à l'un, ni à l'autre, d'arracher leur patrie à la conquête étrangère : tous deux ils lui ont évité la honte dernière d'une mort inglorieuse. De même que le grand Carthaginois, Vercingétorix n'a point eu seulement l'ennemi national à combattre : il souleva aussi contre lui l'opposition antinationale des égoïstes et des lâches, ordinaire apanage des civilisations en décadence : lui aussi, il a sa place assurée dans l'histoire, non point tant à cause de ses sièges et batailles, qu'à cause de ce qu'il a su faire, donnant dans sa personne un centre et un appui à toute une nation auparavant divisée, énervée dans l'isolement de ses peuples. Et cependant, où trouver contraste plus tranché qu'entre le phlegme réfléchi du citoyen de la ville des marchands phéniciens, s'avançant cinquante ans durant, l'œil sur son but, poursuivant ses

Capitulation.

52 av. J.-C.

Supplice
de Vercingétorix

desseins avec la plus immuable énergie, et l'ardeur pleine d'audace du prince des Celtes, dont les exploits et le généreux sacrifice s'achevèrent en un seul été? Trop de chevalerie messied à l'homme, à l'homme d'État surtout. Il y eut de la chevalerie chez le roi arverne, et non de l'héroïsme, à dédaigner de s'enfuir d'Alise, quand toute la nation croyait encore en lui, quand pour elle il valait plus encore que cent mille bons soldats! Ce fut le chevalier, non le héros, qui se donna en victime, alors que le dévouement restait stérile, alors que la nation acceptant et affichant son déshonneur, inconséquente et lâche au moment de son dernier soupir, qualifiait de haute trahison envers ses tyrans ce duel à mort terrible, dont les suites ont réagi sur les destinées du monde! Qu'il est tout autre le rôle joué par Hannibal, sous le coup des mêmes infortunes! Homme ou historien, je ne puis sans émotion me séparer de cette noble figure du roi arverne : mais n'est-ce point là le trait caractéristique de la nation celte? Son plus grand homme ne fut qu'un preux! ¹

Derniers
combats.

La chute d'Alésia, et la capitulation de l'armée enfermée sous ses murs portaient un coup terrible à l'insurrection : mais la nation avait résisté jadis à de non moins

¹[M. Mommsen dit vrai : ce héros demi-barbare a été un preux! Mais quoi de plus grand que son dévouement muet, de plus magnanime que ses paroles à César : « J'étais fort : plus fort que moi, tu as vaincu! » (Florus, I, 44)? — Aux yeux de César, cet homme qui donne sa vie pour racheter celle de ses compagnons d'armes, n'est rien qu'un traître vulgaire, qu'un prisonnier bon au plus à traîner à la suite d'un char de triomphe, avant que le bourreau vienne prendre sa tête! César, il est également vrai, c'est l'homme politique, le savant et froid calculateur que la cruauté n'effraye pas quand elle sert ses desseins; c'est le général habile qui tend une embûche aux Tenctères et les massacre, qui met à sac Avaricum vaincue, tue les enfants et les femmes, fera mutiler les captifs d'Uxellodunum (v. *infra*), et se venge, Romain orgueilleux, sans âme et sans entrailles, du noble barbare qui l'a osé vaincre un jour. Voilà pourquoi la figure de Vercingétorix est restée populaire dans nos souvenirs. Chez nous, fils des anciens Celtes, si le veut notre auteur, son nom signifie amour de la patrie. Ils ont donc bien fait, ceux qui lui élevèrent une statue sur le plateau d'Alise!]

graves blessures, et recommencé aussitôt le combat. La perte irréparable, était celle de Vercingétorix. Avec lui l'unité nationale était née : elle tombait avec lui. L'insurrection ne tenta même pas de continuer la lutte par les masses : elle ne se choisit pas d'autres capitaines. La ligue des patriotes dissoute, chaque clan laissé à lui-même se bat ou traite séparément avec les Romains. Presque partout on soupirait après le repos. César, de son côté, sentait qu'il importait d'en finir au plus vite. Des dix années de son commandement, sept étaient écoulées : déjà ses adversaires politiques, à Rome, lui contestaient par avance sa dernière année proconsulaire (v. *infra*, ch. VIII); il n'avait plus à compter que sur deux campagnes d'été. S'il y allait de son intérêt et de son honneur de remettre à son successeur en état tolérable de bon ordre et de paix les pays nouvellement conquis, le temps lui était mesuré bien court pour arriver à ses fins. L'indulgence, en de telles conjonctures, devenait une nécessité pour lui, comme elle était un besoin pour les vaincus : il dut encore à sa bonne étoile de voir les Gaulois, toujours prêts à se diviser, toujours légers de caractère, lui épargner la moitié du chemin. Dans les deux plus grands cantons du centre, chez les Éduens et les Arvernes, existait encore un nombreux parti romain : là, dès le lendemain de la capitulation d'Alise, il rétablit les choses absolument sur l'ancien pied à l'égard de Rome : il renvoya ses captifs (on en comptait 20,000) sans rançon. Quant à ceux des autres clans, distribués aux légionnaires victorieux, ils subirent le plus dur esclavage. Comme les Éduens et les Arvernes, les peuples gaulois pour la plupart se soumièrent à leur sort; et sans opposer de résistance laissèrent s'accomplir au milieu d'eux les inévitables sentences du Proconsul. Bon nombre pourtant, dans leur témérité folle, ou dans leur sombre désespoir, se cramponnèrent à une cause désormais perdue, jusqu'au jour où les soldats, exéc-

52-51 av. J.-C.

Combats chez
les Bituriges,
les Carnutes,
les Bellovaques.

teurs des vengeances romaines, se montrèrent sur leurs frontières : c'est ainsi que durant l'hiver de 702-703, des expéditions armées visitèrent les Bituriges et les Carnutes. La résistance fut plus grande chez les Bellovaques, ceux-là mêmes qui dans l'été précédent, s'étaient refusés à marcher au secours d'Alise. Voulurent-ils montrer qu'en cette journée décisive, ce n'était ni le courage, ni l'amour de la liberté qui leur faisaient défaut? A cette lutte locale prirent part, les Atrébates, les Ambiens, les *Calètes* ¹, et plusieurs peuplades belges : *Comm* (*Commius*), le valeureux roi des Atrébates, à qui les Romains, moins qu'à personne, ne pardonnaient sa défection, et dont, peu de temps avant, Labiénus avait tenté de se défaire par un perfide assassinat, amena aux Bellovaques 500 cavaliers germains estimés à haut prix depuis l'événement de la campagne récente. Les Bellovaques avaient pour chef *Corrée* (*Correus*), guerrier doué de talent et d'audace. Il eut la conduite suprême de la guerre; et se rangeant à la méthode de Vercingétorix, il ne la fit point sans quelque succès. César en vint à rassembler contre lui successivement la majeure partie de son armée, sans pouvoir le contraindre à engager son infanterie; sans l'empêcher de choisir, en face des légions renforcées, des positions défensives inexpugnables. Pendant ce temps, la cavalerie des Bellovaques et notamment les auxiliaires germains de *Comm*, livrèrent plus d'un combat heureux, et infligèrent aux Romains de très-sensibles pertes. Un jour pourtant *Corrée* s'étant fait tuer dans une escarmouche contre les fourrageurs de César, toute résistance cessa; et le vainqueur imposant des conditions modérées, les Bellovaques se soumirent, eux et leurs confédérés. Les Trévires à leur tour sont ramenés par Labiénus à l'obéissance : dans ses marches et contremarches, l'armée romaine traverse et ravage de nouveau les campagnes des

¹ [Normands de la Basse-Seine.]

Eburons, une seconde fois condamnées. C'en était fait des derniers efforts de la ligue des Belges ¹.

Cependant les cantons maritimes, avec leurs voisins des bords de la Loire, essayèrent aussi de repousser le joug des Romains. Les bandes insurrectionnelles, *Andes*, *Carnutes* et autres peuples circonvoisins, se rassemblent vers la Basse-Loire, et vont assiéger dans *Lemonum* (*Poitiers*), le chef des *Pictons* (*Poitevins*), qui s'est rattaché aux Romains. Mais bientôt ceux-ci arrivent en force : les insurgés lèvent le siège, et veulent mettre le fleuve entre eux et l'ennemi. Atteints en route, ils sont battus : les Carnutes, et avec eux les autres clans révoltés, ceux même de la côte, font leur soumission ².

Nulle part les Romains ne rencontrent plus qui leur résiste en masse : à peine si quelque chef de partisans ose encore ça et là montrer la bannière nationale.

L'audacieux *Drappeth* (*Drappès*), et *Lucter*, le fidèle compagnon d'armes de Vercingétorix, après la dissolution des bandes qui s'étaient amassées sur la Loire, avaient pris avec eux ce qui restait d'hommes déterminés. La forte place d'*Uxellodunum* (sur le Lot), nid d'aigle au haut d'une montagne, leur servait de repaire ³. Luttant

Combats
sur la Loire.Siège
d'*Uxellodunum*.

¹ [Guerre chez les Bituriges (*B. G.* 8, 1-2), chez les Carnutes (8, 4-5), chez les Bellovaques (8, 6-23). La lutte, on le voit, fut plus longue chez ceux-ci. L'historien de César, sur le vu de fouilles suivies avec soin, assigne l'emplacement du camp gaulois sur le *mont Saint-Marc*, au sud de l'Aisne, au débouché de la forêt de *Compiègne*, au nord du village de *Vieux-Moulin*. Le camp de César aurait été au *Mont-St-Pierre* (*en Châtre, in castris*), au sud des positions bellovaques, dans la forêt même, et séparées d'elle par les étangs et le ruisseau de la *Couillie*. — N'ayant pu attirer les Bellovaques hors de leur fort, César songea à les prendre d'assaut; et ayant rappelé un renfort de deux légions (il en avait déjà quatre avec lui), il vint se poster sur une colline voisine, à l'est du camp gaulois (*mont Collet*, à l'ouest du village de *Trosly-Breuil*); mais les Bellovaques, mettant un incendie entre eux et lui, se dérobèrent. A dix milles de là, sur l'Aisne, il y eut un choc de cavalerie où *Corrée* trouva la mort. (v. *Hist. de César*. II. pp. 324-325. — L'expédition chez les Eburons se fit sous les ordres mêmes de César (*B. G.* 8, 24), qui ensuite détacha Labiénus chez les Trévires (8, 25).]

² [*B. G.* 8, 26-29.)]

³ On a voulu placer *Uxellodunum* à *Capdenac*, près *Figeac*; *Gœler*

à toute heure, au prix de beaucoup de sang répandu, ils étaient parvenus à l'approvisionnement. Mais bientôt des deux chefs, l'un, Drappeth, est fait prisonnier, l'autre, Lucter, ne peut rentrer et disparaît¹. Les assiégés ne s'en défendent pas moins jusqu'à la dernière extrémité. A ce moment César arrive : il donne ordre de détourner, par une galerie creusée sous terre, les eaux de la source qui alimente la garnison; et la dernière citadelle de la nationalité gauloise tombe enfin aux mains du vainqueur. Afin qu'ils soient en exemple à tous, le Romain livre au bourreau les martyrs de la cause de la liberté : on leur coupe les mains, et ils s'en retournent chez eux mutilés². Le roi Comm tenait encore la campagne chez ses Atrébates, et durant tout l'hiver de 703-704, il se battit en maints endroits : mais César, attachait un haut prix à ce qu'il n'y eût plus de guerre ouverte dans les Gaules, il lui donna la paix quand-même. Méfiant à bon droit, et gardant sa haine, le roi gaulois se refusa à venir en personne la chercher dans le camp romain³. Très-

51-50 av. J.-C.

se prononce pour Luzech (à l'ouest de Cahors), localité également nommée par les archéologues antérieurs. — [Mais Uxellodunum n'est autre que le Puy d'Issolu, colline isolée, à 200 mètres au-dessus de la rive droite de la Dordogne, un peu à l'ouest de Veyrac (arrondissement de Gourdon, département du Lot, non loin de la ligne ferrée qui vient de Brives (317 m. d'altitude absolue).]

¹ [Drappeth se laissa mourir de faim en prison. Lucter finit par être arrêté chez les Arvernes et fut livré à César, qui le fit mourir, je pense (B. G. 8, 44).]

² [V. B. G. 8, 32-44, le récit du siège d'Uxellodunum. — Il faut aussi le lire dans l'*Hist. de César*. II. pp. 337-342. Ses incidents rappellent ceux du siège d'Alise, sur une petite échelle. — Quant à la préférence donnée au Puy d'Issolu, sur Capdenac ou Luzech, elle se justifie désormais par les découvertes dues aux fouilles de M. Cessac (*Hist. de César*, ibid. p. 345). Non seulement la configuration du terrain répond jusque dans les détails aux indications du continuateur des *Commentaires* (8, 33, 40, 41); mais on a retrouvé les fossés de l'un des trois camps romains, et dans le flanc de la colline, la source, dite de Loulié, qui jaillissait à 25 m. au-dessous du mur de l'oppidum, et jusqu'à la galerie creusée par César, pour la détourner (8, 41-43): on a extrait de cette galerie, rouverte sur 40 mètres, des fragments de blindages, corrodés ou pétrifiés. — En bas, dans le vallon, on a retrouvé des débris d'armes, pareils à ceux d'Alesia (*Hist. de C.* II. pp. 343-347).]

³ [Ne in conspectum veniat cujusquam Romani (8, 48).

probablement le Proconsul agit de même au regard des contrées du nord-ouest et du nord-est : l'accès en était toujours difficile; il fallut se contenter d'une soumission nominale et peut-être d'une simple trêve de fait¹.

Ainsi la Gaule, ou si l'on veut la contrée en deçà du Rhin et au nord des Pyrénées, après une guerre de huit années seulement (696-703), était devenue la sujette de Rome. A peine un an encore s'écoulera, et au commencement de 705 la guerre civile éclatera en Italie. Alors les légions romaines repasseront les Alpes, et il ne restera plus chez les Celtes que quelques faibles stations de recrues peut-être. Les Celtes pourtant ne se lèveront plus contre la domination étrangère; et pendant que César, dans toutes les anciennes provinces, aura des ennemis à combattre, seule la région soumise la veille continuera d'obéir à son vainqueur. Les Germains, pendant cette époque décisive, ne renouvelaient plus leurs tentatives de conquêtes et d'immigration à poste fixe sur la rive gauche du Rhin. De même quand vient la longue crise de la République, malgré l'occasion favorable, il n'y a ni insurrection nationale dans les Gaules, ni invasion de la part des Transrhénans. Que si parfois survient quelque explosion locale, comme chez les Bellovaques, par exemple, en 708, le mouvement reste isolé, sans lien avec les troubles de l'Italie; et les lieutenants

Soumission
de la Gaule.

58-51 av. J. C.

49.

46.

¹ Ce n'est pas que les *Commentaires* le disent expressément, comme bien on pense; mais Salluste, tout césarien qu'il est, en fait l'aveu implicite (*fragm. hist.* 1, 9, éd. Kritz: *omnis Gallia eis Rhenum atque inter mare nostrum et Oceanum nisi qua a paludibus invia fuit, indomita*). Et les monnaies en fournissent surabondamment la preuve. [César, avant d'aller s'établir en quartiers d'hiver chez les Atrébates, à Nemetocenna, fit une tournée en Aquitaine et dans la Narbonnaise, et distribua son armée dans plusieurs garnisons, de façon à tenir tout le pays dans sa main (*ne qua pars Galliae vacua ab exercitu esset*; 8, 46). — Comm, l'Atrébate, finit par se retirer chez les Belges établis au delà du détroit, et se soumit plus tard, avec ses fédérés, à Marc-Antoine. On a retrouvé dans le *Sussex*, le *Surrey*, le *Hampshire*, des monnaies d'or à son nom, à celui de ses fils *Tincommius*, *Virica*, *Epillus* (V. Evans, *Coins of the ancient Britons*, London, 1864; et Beulé, *Journal des Savants*, janvier 1868). Ce fait jette un grand jour sur les relations confraternelles entre les Celtes continentaux et insulaires.]

de Rome l'étoufferont facilement. Un tel état de paix, semblable à celui qui dura des siècles en Espagne, fut acheté sans doute par des concessions grandes : sans doute, dans les régions les plus lointaines et les plus vivaces par l'esprit national, en Bretagne, sur les bords de l'Escaut, au pied des Pyrénées, Rome laissa provisoirement les peuples se dérober plus ou moins complètement à la suprématie réelle de la République. Quoi qu'il en soit, l'édifice des conquêtes de César était debout : le temps avait été mesuré bien court à celui-ci, au milieu d'autres travaux plus urgents : il avait quitté son œuvre inachevée, à peine dégrossie ; mais elle tint bon à l'heure de la grande épreuve, tant au regard des Germains par lui refoulés, qu'au regard des Gaulois par lui domptés.

Son
organisation.

44 av. J.-C.

Les impôts.

Disons un mot de l'organisation du pays. Au premier moment, tous les territoires conquis par le proconsul de la Gaule narbonnaise demeurèrent attachés à la vieille province : mais quand César cessa ses fonctions (710), on fit de la Gaule césarienne deux provinces nouvelles, dites de la *Gaule propre*, et de la *Gaule Belgique*. Il va de soi, la conquête le voulant, que les divers clans perdirent leur indépendance politique. Ils devinrent sujets à l'impôt envers la République romaine. Naturellement, le système appliqué n'était pas le régime asiatique, combiné tout au profit de l'aristocratie noble ou financière. Comme en Espagne, chaque clan ou cité, taxé à une somme invariable d'années en années, demeurait maître de la répartition et de la levée. L'impôt donna 40,000,000 de sesterces annuels (3,000,000 Thal. = 44,250,000 fr.), qui s'en allèrent de la Gaule dans les caisses du fisc romain. En échange, Rome prenait à sa charge la défense de la frontière sur le Rhin. Inutile d'énumérer les masses d'or naguère accumulées dans les temples des dieux et dans les trésors des grands de la Gaule, et qui, après la guerre, prirent aussi le chemin de Rome. Quand l'on voit César dépensant son « or

gaulois » par tout l'empire, et jetant sur le marché un tel afflux que le rapport de l'or à l'argent tombe de 25 0/0, on peut se faire une juste idée de l'immensité des richesses enlevées par la guerre au peuple récemment subjugué.

Les institutions générales des clans divers, royautés héréditaires, ou suzerainetés à demi féodales, à demi oligarchiques, subsistèrent après la conquête dans ce qu'elles avaient d'essentiel. Le système des clientèles, qui mettait certains cantons dans la dépendance d'autres cantons plus puissants, resta également debout, quoique décapité, à vrai dire, par la perte de l'indépendance politique. César, en ordonnant ou en maintenant l'état des choses, voulut tout d'abord, dans l'intérêt de Rome, tirer parti des divisions dynastiques ou féodales et des prétentions à la prééminence qui divisaient les peuples des Gaules : partout il eut soin de donner le pouvoir aux hommes particulièrement agréables à la domination nouvelle. Il ne s'épargna pas pour créer en Gaule un parti romain : à ceux qui s'y affiliaient, les récompenses étaient prodiguées, en argent, en terres provenant des confiscations : l'influence du proconsul leur ouvrait l'entrée de l'assemblée et les poussait aux premières dignités. Chez les Rèmes, les Lingons, les Éduens, et dans les clans où la faction romaine était en force suffisante, les franchises constitutionnelles furent octroyées plus grandes, sous le nom de « droit d'allié (*jus fœderis*) » : elles comportaient aussi les privilèges de l'hégémonie sur les peuples voisins. Quant au culte et aux prêtres nationaux, il semble que César les ait d'abord, autant que possible, ménagés. Sous son proconsulat, nulle trace de ces mesures restrictives contre les Druides qui, plus tard, seront prises par les Empereurs. Rien dans la guerre des Gaules qui ressemble en quoi que ce soit à une guerre de religion, comme un jour on ira la faire en Bretagne.

L'organisation
intérieure
maintenue.